Critique littéraire (roman)
Nagasaki, d'Eric Faye, aux éditions Stock (2010). 108 pages, 13 euros.

COHABITATION TRAUMATIQUE

Avec Nagasaki, le journaliste et écrivain Eric Faye développe un fait divers des plus singuliers et prend un pari stylistique audacieux. Publié chez Stock, l'ouvrage a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie française 2010.

Un aliment qui disparaît du réfrigérateur, puis un second... Sept centimètres de jus de fruit qui s'évaporent de leur brique… Ce genre de détails, personne n'y ferait attention. Mais la vie de Shimura-san est réglée comme du papier à musique. Et pour ce quinquagénaire maniaque de l'ordre, qui ne rentre jamais chez lui après 18h30, quelque chose d'*inhabituel* est en train de se produire. Lorsqu'il décide d'épier son propre domicile depuis son lieu de travail, à l'aide d'une webcam, il finit par découvrir la vérité : quelqu'un s'introduit régulièrement chez lui. S'introduit ? En réalité, la personne qu'il observe vit elle aussi dans cette maison... depuis bientôt un an.
Partant d'un fait divers rapporté par plusieurs journaux japonais en 2008, Eric Faye livre là un roman au style parfaitement maîtrisé. La trame, aussi légère qu'un ukiyo-e[1], transporte le lecteur au sein d'un quotidien léthargique : celui de Shimura-san qui, suite à cet événement, va prendre conscience de la vacuité de son existence. Face à cet homme sclérosé, une femme, tout aussi accablée par la solitude, mise en situation de pat par la perte de son emploi et condamnée à errer tel un fantôme dans la demeure d'un inconnu. La partie la plus intéressante de cette histoire reste le dernier quart : changement de style et de perspective, nous entrons dans la tête de cette quasi-sexagénaire et comprenons les raisons qui l'ont conduite à venir s'installer dans un oshiire[2] prenant la poussière.

Mise au placard

Importance du « chez soi » dans la vie d'une personne, poids de la société et atomisation des individus : en nous plongeant dans les pensées intimes des deux protagonistes, Eric Faye aborde ces quelques thèmes, mais suggère davantage qu'il ne cherche à convaincre. Au lecteur de dessiner ce qu'il ne laisse entrevoir qu'en pointillés. Si certains reconnaitront ici l'un des fondements du style japonais, d'autres ressentiront une certaine frustration une fois le point final atteint. Le roman est court, à peine une centaine de pages, et s'embarrasse rarement de détails dépassant le factuel (ces derniers alourdissent d'ailleurs artificiellement le début du récit). Ceux qui veulent en savoir plus quant à la psychologie et au vécu des personnages n'auront ainsi d'autre choix que de faire fonctionner un peu leur imagination.
Alors que la narration décousue – le livre ignore complètement la notion de chapitres – pourra en surprendre plus d'un, le reste du lectorat, une nouvelle fois, y verra une référence à l'asymétrie caractérisant l'esthétique nippone. Quoi qu'il en soit, *Nagasaki* présente suffisamment d'originalités pour que vous preniez la peine d'y jeter un œil. Après coup, peut-être ressentirez-vous le besoin d'inspecter minutieusement les pièces de votre domicile, afin de vérifier que vous n'hébergez pas vous aussi un intrus...

Amaury Baradon

1 Signifiant littéralement « image du monde flottant », le terme fait référence aux estampes japonaises gravées sur du bois.
2 Placard japonais au portes coulissantes conçu pour le rangement des futons.